Suicide mode d’emploi (11-01-85)

Les différentes étapes présentées sont le reflet d’une série d’exposé-discussions au centre Max Nettlau à Paris [en invitant différents auteurs et spécialistes, Colombo, Fontenis, Guérin, Guillon, Ribeil, Rubel, Skirda, entre octobre 1982 et janvier 1985], souvent élaborés et toujours résumés par Martin (=F. Mintz) qui en assume toutes les lacunes.

Il est évident que les expériences évoquées sont les principales, des ouvrages existent sur les mouvements libertaires en Asie et en Amérique (anglo-saxonne et latine).

Il fait tenir compte, bien entendu, que les informations sont des années 1980 [et conservées sauf dans des cas d’énormes différences], avant l’écroulement du socialisme réel et les guerres capitalistes impliquant de nombreux pays du premier monde dans l’ex Yougoslavie et en Irak.

Claude Guillon commence par exposer brièvement les lignes de force du livre écrit avec Le Bonnie. Si notre venue au monde est indépendante de notre volonté, et peut être même vue comme une fatalité, de même que la mort, il existe des moyens de choisir sa mort avec un minimum de dignité et une absence de douleur, la mort douce.

Cette démarche n’est pas isolée. D’une part, elle rejoint la pensée libertaire, comme le prouve la brochure de Paul Robin de 1901: *La technique du suicide*, reproduite à la fin du livre. D’autre part, hors de France, un certain nombre d’associations se préoccupent de ce problème et proposent des techniques. La finalité du livre est d’ordonner les différents conseils à partir de revues médicales françaises et étrangères.

Les répercussions ont été multiples: campagne de presse contre le livre, émissions de dénonciation à la télévision, protestations de l’ordre des médecins, des pharmaciens, et des industries pharmaceutiques. Dans ce concert d’opposition, les libertaires brillent en fait par leur absence. Il y a eu deux exposés dans les librairies libertaires de Bordeaux et Lyon et sur 2.000 articles de presse, 4 sont d’origine libertaire.

Pourtant, les lecteurs envoient une abondance de lettres depuis la parution du livre. Ils représentent de nombreuses couches sociales et des tranches d’âges variées, sans qu’on puisse en privilégier une en particulier. Comme 100.000 exemplaires ont été vendus en France, et que nous en sommes à la quatrième édition, on peut en conclure qu’il y a un problème profond qui touche, indépendamment des étiquettes politiques et sociales.

C’est peut-être pour cela qu’il y a une campagne contre le livre, les auteurs et l’éditeur, particulièrement violente. Des familles de suicidés ont engagé des procès pour faire condamner les auteurs du livre (pas de succès dans ce cas). Le sénat a voté une loi dont le préambule cite les ouvrages sur le suicide et en sa faveur, et si elle était adoptée, elle serait une véritable loi de censure. Pour le moment, le PS a bloqué les choses, bien qu’elle ne soit pas arrivée à la Chambre des Députés. Mais en cas de changement de majorité, on peut se demander ce qui va se passer.

L’argument utilisé dans cette campagne a été pris dans le courrier des lecteurs, auquel les auteurs ont toujours répondu. Le Bonniec a ainsi été inculpé deux fois de non assistance à personne en danger et deux fois d’homicides volontaires. La conception de non assistance à personne en danger est fondée sur le fait de ne pas avoir averti qu’une personne avait l’intention de se suicider, loi de 1938 de tutelle judiciaire. Il est paradoxal que les auteurs du livre seraient les seuls tenus par cette loi, et pas les parents, les amis des suicidés. De plus, c’est un appel à la dénonciation policière.

Après cette présentation qui s’imposait, la discussion commence par une question sur l’attitude des différents psys et du corps médical. Guillon remarque d’abord que les suicides de médecins sont nettement plus élaborés que ceux du commun des mortels. Bien que le livre ne fasse pas allusion à eux, les psys sont contre.

Une autre question a trait au sens du suicide, puisqu’on peut aisément l’assimiler à une fuite, comme le fit Lénine à propos du suicide de Lafargue et sa femme (une des filles de Marx), qui était uniquement le refus de la déchéance physique qu’est la vieillesse. La réponse a été qu’on peut tout aussi bien considérer la vie dans une société d’exploitation, comme un suicide au quotidien. À l’inverse, un certain nombre d’actes héroïques sont en fait des suicides, indirectement: le sacrifice pour la Cause, quelle qu’elle soit, ou directement (les kamikazes, et action de ce genre). À la remarque tendant à dire que le suicide, comme les malaises sociaux, disparaîtra dans une société égalitaire et sans exploitation, Guillon répond avec assurance qu’il ne pense pas qu’on puisse diminuer le nombre de suicides d’une société humaine.

À propos des associations pour le droit à choisir sa mort, Guillon remarque que la cotisation est en soi dissuasive, vu son prix. Et ces associations ayant plus de 9.000 adhérents, on peut se demander ce qu’elles font de l’argent accumulé. Ceci mis à part, on peut également s’interroger sur l’apparition de telles associations dans de nombreux pays. Il semble bien que l’acharnement thérapeutique, une médecine plus intéressée par des expériences que par la sensibilité des malades fassent que de plus en plus nombreuses sont les personnes désireuses de choisir le moment de leur mort.

La mort dans notre société est un problème, parce que les rapports humains sont très distendus. On dénonce les hospices et hôpitaux mouroirs, 1a solitude de nombreux vieux vivant seuls, mais cette situation ne pourrait changer que par un changement de la société. Dans les sociétés non industrialisées, la situation de la vieillesse est différente, moins isolée, sans être non plus une panacée.

Concrètement à l’heure actuelle, malgré des réunions avec des lecteurs, comme au Furet de Lille avec un auditoire de personnes âgées en majorité catholique, de nombreuses lettres demandant des précisions techniques sur l’efficacité de tel ou tel système, il y a un boycottage de plusieurs centaines de libraires.

Une dernière question concerne l’éditeur Alain Moreau, sur lequel des bruits courent (ex facho, etc.). En fait, il n’en est rien. Il a également sorti des mêmes auteurs *Ni vieux ni maîtres*, deuxième édition à 10.000 exemplaires, qui se vend très mal et n’a obtenu pratiquement aucun compte-rendu de presse. Au contraire, la première édition de 5.000 avait bénéficié d’un bon accueil de la critique.